St. 273 (Gélasime signale lui-même l'arrivée de Pinacium).

Tc. 208 (Astaphie est en scène).

Tc. 892 (Astaphie vient de désigner le *miles* qui arrive).

Ainsi la division de Pius offre l'intérêt d'une expérience antérieure et peut servir de point de comparaison, d'aide au besoin. Mais on ne saurait s'appuyer sur elle avec confiance. Un de ses défauts essentiels est de poser le principe d'une division en *cinq* actes; ce nombre d'actes, indiqué par Donat, se recommande en cas de doute, s'imposera toutes les fois où on peut l'adopter sans invraisemblance; mais on ne peut forcer les faits au nom d'une loi illusoire.

Il convient donc d'examiner chacune des comédies de Plaute en remarquant les endroits où la scène est nécessairement ou utilement vide, ceux où elle l'est vraisemblablement, ceux où on aurait tort de penser qu'elle l'est, puis d'interpréter les résultats obtenus. Tel sera l'objet de la seconde partie de cette étude.

A. Freté.

II

L'AUTHENTICITÉ DE LA *CIRIS*

par A. Oltramare

Professeur à l'Université de Genève.

Il est certaines grandes questions philologiques sur lesquelles les critiques de langue française s'abstiennent le plus souvent de prendre parti. Le débat se poursuit entre savants allemands, anglais, américains, italiens, sans que de France, de Belgique ou de Suisse romande on intervienne autrement que pour marquer les coups. Est-ce par prudence scientifique? — Sans doute; mais il semble que, sur certains de ces problèmes, il y aurait avantage à voir le débat se généraliser.

Je veux reprendre brièvement l'examen d'un des textes les plus discutés qui nous aient été laissés par Rome, celui de l'epyllion intitulé *Ciris*.

Il y a plus de vingt ans aujourd'hui que l'ardente polémique soulevée par les deux ouvrages de Skutsch[1] s'est apaisée; on peut

1. « Aus Vergils Frühzeit » (1901) et « Gallus und Vergil » (1907).

rouvrir la discussion sans y mettre de passion et sans autre désir que celui de chercher à s'instruire par le choc des arguments qui ont résisté à l'épreuve du temps. On éprouve, en effet, quelque amertume à constater que, malgré l'abondance de la controverse, l'accord n'a pas pu se faire sur le rapport de dépendance qui existe entre des textes que nous possédons intégralement et qui ont été étudiés syllabe après syllabe. C'est presque une affaire d'honneur pour les philologues que d'arriver, avant la célébration du second millénaire virgilien, à répondre d'une manière satisfaisante pour chacun aux questions qui se posent sur les œuvres de jeunesse du grand poète mantouan.

Le procès engagé par Skutsch en 1901 s'est terminé devant l'opinion du monde savant par un verdict de condamnation libellé dans toutes les histoires littéraires latines, celle de Schanz comme celles de Pichon et de Plessis, dans les ouvrages méthodologiques comme l'*Einleitung* de Gercke et Norden, dans les encyclopédies scientifiques comme celles de Roscher ou de Pauly-Wissowa. L'attribution de la *Ciris* à Virgile a été « officiellement » refusée par les plus grands philologues, mais leur verdict n'a jamais été ratifié par un nombre considérable de chercheurs; beaucoup de ceux qui se livrent à une étude systématique et simultanée des *Bucoliques*, de la *Ciris* et de l'œuvre de Catulle ne peuvent s'y rallier : Ellis, Lenchantin de Gubernatis, de Witt, Bellinger, Kaftenberger et surtout T. Frank ont montré, au cours de ces dernières années, à quel point une revision du grand procès était indispensable.

D'autre part, l'hypothèse de Skutsch attribuant l'epyllion à Gallus et accusant Virgile d'une sorte de démarquage a été reprise en 1924 par Lindsay, un latiniste de premier ordre. Cette diffamation doit être définitivement écartée par un nouvel effort pour arriver à la vérité.

Mon intention n'est pas d'examiner, ligne après ligne, la *Ciris;* je me contenterai de rappeler d'une manière extrêmement succincte comment se pose le problème; puis, après avoir exprimé mon sentiment sur la valeur et les caractères du poème, j'indiquerai quels sont les arguments qui emportent ma conviction et quels sont les faits qui m'autorisent à éliminer d'importantes objections. Je suis encouragé à exposer le résultat de mes recherches, en constatant qu'elles conduisent à une réhabilitation de la *Ciris* et à une justification de Virgile.

*
* *

Au début du IIe siècle après J.-C., on considérait la *Ciris* comme authentiquement virgilienne; il en était de même du *Catalepton*, des *Dirae* et du *Culex*. Donat dans sa *Vie de Virgile* suit les indications de Suétone sur ce point. La biographie attribuée à Probus ne cite que la *Ciris* parmi toutes les œuvres formant l'*Appendix;* mais on doit éliminer ce témoignage apocryphe. D'après la tradition des grammairiens antiques, le poème qui nous occupe n'a donc une situation privilégiée que relativement au *Moretum*, à la *Copa*, à l'*Aetna* et aux *Élégies* adressées à Mécène. On peut pourtant articuler spécialement en sa faveur un argument en quelque sorte négatif : si la *Ciris* avait été attribuée à quelqu'un d'autre qu'à Virgile, Macrobe aurait sans doute parlé, dans son commentaire, des multiples rapprochements à faire entre l'epyllion et les grandes œuvres virgiliennes.

De nombreux vers de la *Ciris* se retrouvent, en effet, dans les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Énéide;* pour expliquer ces coïncidences, les savants ont émis diverses hypothèses, dès le début du XIXe siècle. L'opinion de Voss et de Meinecke[1], qui considéraient C. Cornelius Gallus, le héros de la Xe Églogue, comme l'auteur de la *Ciris*, a été reprise par Skutsch et par Kroll.

En 1887, Ribbeck déclarait au contraire que l'epyllion était postérieur à Virgile; telle est aussi la thèse que soutinrent Ganzenmüller en 1893 et Leo en 1902; ce dernier, qui répondit avec autorité aux livres de Skutsch, voyait dans l'objet de la controverse la production d'un dilettante vivant sous les Antonins.

Bientôt s'affirma une nouvelle conception. Vollmer, en 1906, soutint l'authenticité de la *Ciris;* d'après lui, l'œuvre aurait été en grande partie rédigée avec les *Bucoliques*, mais elle n'aurait été achevée qu'en 27 av. J.-C., au moment où Virgile aurait écrit la 11e pièce du *Catalepton*, qui est également adressée à Messala. Quelques mois plus tard, Néméthy voulut démontrer qu'on se disputait autour d'un texte qui ne méritait point tant d'honneur : il s'agissait, disait-il, de l'œuvre d'un faussaire.

Enfin, en 1908, Drachmann affirmait que la *Ciris* avait été com-

1. Cf. Schanz, *Geschichte der römischen Litteratur*, II, 2, sur la bibliographie de la « querelle ».

posée par Virgile au moment où le poète abandonnait les études de rhétorique pour se consacrer à la philosophie, et où il rédigeait la 5e pièce du *Catalepton*.

En résumé, la personnalité de Gallus étant exclue de la discussion, il ne restait que deux hypothèses en présence : 1° Virgile avait écrit la *Ciris* dans sa jeunesse, ne l'avait pas publiée et s'était servi d'un grand nombre de passages de cette œuvre en rédigeant ses poèmes ultérieurs; 2° il s'agissait d'un démarquage fait par un faussaire ou par un auteur postérieur à Virgile. Comme je l'ai dit, c'est cette seconde opinion qui a prévalu.

* * *

La *Ciris* est-elle l'œuvre d'un faussaire? Il suffit de parcourir les 541 vers dont il s'agit pour se convaincre que cette idée ne peut pas être sérieusement défendue. Pour cela, il faut lire le poème sans s'indigner de rencontrer des passages, des expressions, des groupes de mots qu'on connaît déjà pour les avoir trouvés dans l'*Énéide*, les *Géorgiques*, les *Bucoliques*. On doit admettre, au préalable, la possibilité que ces vers aient été écrits pour la *Ciris* et que l'auteur les ait ultérieurement introduits dans ses autres œuvres. Je me contenterai à ce propos de quelques brèves observations sans m'attarder d'abord aux passages controversés.

Les proportions de l'epyllion ont un équilibre séduisant. Une introduction d'une cinquantaine de vers nous explique les intentions du poète, qui aurait désiré faire une œuvre philosophique, mais a choisi prudemment un sujet plus facile. Il dédie son poème, si imparfait qu'il soit, à Messala, puis discute les diverses traditions poétiques qui ont cours sur Scylla. Il veut narrer l'histoire de cette princesse mégarienne changée en ciris, c'est-à-dire en une sorte de héron, et non celle du monstre marin qui terrifie les navigateurs.

Le récit du drame est divisé en trois parties : une exposition d'une centaine de vers; au centre, un épisode dialogué, de près de 200 hexamètres, et un épilogue qui en compte environ 150. Certains discours, comme ceux de Scylla et de sa nourrice[1], sont d'une longueur exactement équivalente.

Si, par son plan et par son mouvement entraînant, le poème ap-

1. Vers 224-243 et vers 257-282.

paraît comme une belle œuvre d'art, il présente, par contre, dans le détail, de nombreuses faiblesses qui révèlent le débutant.

Voici par quelle accumulation de parenthèses commence le récit du sacrilège qui cause le malheur de Scylla :

Iunonis magnae (cuius periuria divae
olim admiserunt, sed meminere diu!) periura puella
(non ulli liceat!) violaverat inscia sedem[1].

On ne peut traduire que péniblement : « Des divinités autrefois avaient offensé Junon, mais elles s'en repentirent longtemps. C'est le temple de cette puissante déesse que la jeune fille outragea sans s'en rendre compte. Que cela soit défendu à tous! »

En quoi consiste l'outrage? Scylla a involontairement dévoilé sa poitrine devant l'autel de Junon. Cela a provoqué l'inquiétude de l'épouse si souvent trompée de Jupiter.

Il y a sans doute de la fraîcheur naïve dans les vers qui peignent la joie physique d'un corps alerte et souple se mouvant au grand air :

Suspensam gaudens in corpore ludere vestem
et tumidos agitante sinus aquilone relaxans[2],

c'est-à-dire : « Elle a retroussé sa tunique et, joyeuse de la sentir jouer librement sur son corps, en relâche sur sa poitrine les plis gonflés et agités par les souffles de l'aquilon. »

Par contre, les incidents qui suivent sont racontés d'une manière fort compliquée; Scylla a involontairement touché l'autel en faisant un faux pas; sa tenue indécente rend ce geste sacrilège; dans sa confusion elle prononce un faux serment et nie l'évidence. Cette impiété aura de dramatiques conséquences. Il y a dans tout ce passage une obscurité qui vient d'une gêne indéniable dans la rédaction des vers.

Ces maladresses permettent d'éliminer l'hypothèse du faussaire. Comment admettre que celui qui a péché ainsi par ingénuité ou par gaucherie ait été capable d'introduire, sans qu'on puisse voir aucun raccord, plus d'une centaine de petits morceaux virgiliens dans son epyllion? Cette supposition est absolument invraisemblable : un coup d'œil sur les auteurs de pièces à centons suffit pour être renseigné.

Il y a d'ailleurs un grand nombre de passages d'une haute va-

1. *Ciris*, v. 139-141.
2. *Ciris*, v. 144 et suiv.

leur littéraire dans la *Ciris*, ceux que Heyne nommait *loci magno poeta digni*. Je n'en indiquerai que quelques-uns dont, à ma connaissance, on n'a pas remarqué jusqu'ici l'intérêt. Il me suffit, en effet, de montrer que la restitution de cette œuvre à Virgile n'est pas de nature à diminuer le grand poète. Je ne citerai ici que des vers qui ne rappellent en rien ceux des grandes œuvres virgiliennes et je me contenterai de traduire un fragment de la scène touchante où Carmé apaise Scylla qui s'est recouchée[1]. « Pour guérir cette âme malade, lentement, d'une main tremblante, elle recouvrit jusqu'aux joues la jeune fille et s'efforça de faire venir le sommeil en vidant la petite lampe qui commençait à manquer d'huile. Ensuite, elle posa sa main sur ce cœur encore affolé (il battait précipitamment) et le caressa sans relâche. Elle resta toute la nuit, triste, s'appuyant sur son coude et penchée au-dessus des yeux agités de frissons de celle qui paraissait à l'agonie. » Il y a là une « scène de genre », analogue à celle d'un beau relief hellénistique.

Le poète décrit aussi avec une psychologie très fine la vieille Carmé qui vient de surprendre Scylla dans la cour du palais : elle est pleine de précautions pour elle, mais elle est en même temps dévorée de curiosité ; ses contradictions bien féminines sont finement observées[2] : « Comme elle avait pris un manteau douillet, elle en enveloppa la jeune fille frissonnante qui n'avait qu'une mince robe couleur de safran. Puis, mettant de tendres baisers sur des joues qui étaient couvertes de larmes, elle demanda la raison de ce terrible désespoir. Pourtant, elle ne permet pas à celle qui grelotte encore de lui répondre un mot avant qu'elle ait regagné sa chambre de ses pieds blancs comme du marbre. »

Plusieurs vers, aux assonances sifflantes, font une musique très douce :

dulce deinde genis rorantibus oscula figens[3].

Plus loin le grelottement de Scylla est rendu par le choix des dentales et des labiales :

Nec tamen ante ullas petitur sibi reddere voces
marmoreum tremebunda pedem quam rettulit intra[4].

Là, tout est évocateur, même l'épithète du *marmoreum pedem* qui

1. *Ciris*, v. 340-348.
2. *Ciris*, v. 250-256.
3. *Ibid.*, v. 253.
4. *Ibid.*, v. 255-256.

deviendra banale : sous le manteau sombre, les pieds nus de la jeune fille apparaissent très blancs dans la demi-obscurité.

Il y a de même une belle virtuosité descriptive, dans le récit de la métamorphose, pour rendre la progression des changements partiels :

... Incertis etiam nunc partibus artus
undique mutabant atque undique mutabantur[1].

Des détails qui paraissent à première vue insignifiants servent en réalité à préparer habilement l'esprit du lecteur à ce qui va suivre. Scylla immergée se plaint aux dieux, aux vents et s'adresse même aux oiseaux qui volent autour d'elle. Nous sommes insensiblement amenés à la transformation de la jeune fille qui bientôt prendra, elle aussi, son vol au-dessus des flots.

Pour évoquer l'essor ascendant des oiseaux, l'auteur de la *Ciris* sait utiliser toutes les ressources des hexamètres aux multiples dactyles :

... Vos o pulcherrima quondam
corpora, caeruleas praevertite in aethera nubes[2].

Certains vers ont une énergie épique où se reconnaît, il me semble, l'auteur de l'Énéide *non dormitans*. Voici la description d'une broderie du péplos panathénaïque :

Additur aurata deiectus cuspide Typho
qui prius, Ossaeis consternens aethera saxis,
Emathio celsum duplicabat vertice Olympum[3].

« L'on voit Typhon précipité du ciel par une lance d'or, lui qui, auparavant, jonchant les airs des rochers de l'Ossa, doublait la hauteur de l'Olympe en le couvrant des monts d'Émathie. »

On trouve aussi dans la *Ciris* des phrases qui ont la plénitude de sens, la densité du style classique. Scylla dit ses sentiments de surprise indignée pour la conduite de Minos :

Omnia nam potius quam te fecisse putabo[4].

« Je croirai tout possible plutôt que de t'accuser de cela. » Si c'est un faussaire qui a fait ce vers, ce faussaire-là était un vrai poète ; nous avons le droit d'écarter l'hypothèse.

1. *Ciris*, v. 494 et suiv.
2. *Ibid.*, v. 202 et suiv.
3. *Ibid.*, v. 32 et suiv.
4. *Ibid.*, v. 458.

*
* *

L'auteur de la *Ciris* fut-il un imitateur de Virgile? En d'autres termes, pouvons-nous dater l'epyllion d'un demi-siècle après J.-C.?

Pour répondre, à cette question, il nous faut examiner les caractères de l'œuvre au point de vue de l'histoire littéraire. De quelle tendance relève-t-elle?

Les démonstrations qui ont été faites depuis longtemps et qui ont, pour l'essentiel, été universellement admises, me dispensent d'insister.

Denys le Périégète nous apprend que Parthénius avait fait de la même histoire de Scylla le sujet d'une de ses *Métamorphoses;* ce poète grec vivait à Naples au moment où Virgile y achevait ses études. C'est lui qui fut la source principale du poète latin. Nous savons, d'autre part, qu'il expliquait le nom du golfe Saronique par le ballottement (σαρόω) de Scylla attachée au navire de Minos, avant d'être métamorphosée en vue du « Scyllaeum promuntorium ». La *Ciris* sur ce point a subi les effets d'une contamination. L'auteur suit une autre tradition pour le voyage de Minos, mais il ne s'est pas écarté avec beaucoup d'adresse du récit de Parthénius : c'est après avoir rapporté les longues plaintes de Scylla immergée (v. 404-458) qu'il indique l'itinéraire du voyage à partir de l'isthme de Corinthe. Je signale ce fait ici pour montrer qu'une contamination de sources grecques dans la *Ciris* provoque dans le poème un désordre fort apparent. Si l'auteur y avait introduit des morceaux latins disparates, leur présence aurait entraîné des fautes plus évidentes encore; or ce n'est pas le cas.

On reconnaît, d'autre part, dans l'epyllion, l'influence indirecte de Callimaque : la discussion des multiples légendes sur les deux Scylla et sur le mélange de ces traditions est tout à fait dans son genre.

Une tragédie grecque sur la légende de Scylla fut-elle aussi utilisée? Un passage des *Tristes* d'Ovide (II, 353) permet de l'affirmer : Leo a montré que Carmé avait tous les traits de la τροφός traditionnelle. J'ajoute que les vers 237-240, où Carmé surprend Scylla devant la chambre de son père et s'imagine que la jeune princesse est agitée par une passion incestueuse, confirme cette hypothèse; le malentendu devait être longuement exploité dans

l'œuvre dramatique. La transition du passage dialogué à la suite du récit présente les mêmes maladresses que le raccord entre la tradition de Parthénius et le récit du voyage de Minos. — Des adversaires de la priorité ont affirmé que le poète qui écrivit la *Ciris* ne témoigna pas de sa connaissance de Théocrite, en dehors des vers qu'il pouvait avoir pris à Virgile. C'est inexact. La scène des incantations de Carmé contient diverses expressions théocritiennes qui n'ont pas été utilisées dans les *Bucoliques*[1].

L'origine alexandrine du poème n'a pas besoin d'être plus longuement démontrée : c'est par elle que s'explique, dans la *Ciris*, ce ton d'éloquence savante qui frappe le lecteur dès les premiers vers : « Ce n'est pas par un tel présent que j'exprimerai mon respect ; c'est pour ainsi dire, en brodant comme sur un péplos immense, tel que depuis longtemps le porte Athènes, cité d'Erechthée, lorsqu'elle s'acquitte des vœux qu'on doit à la chaste Minerve. »

Certains traits qui étonnent relèvent de la même origine : je signale l'interprétation évhémériste qui faisait du monstre Scylla une insatiable courtisane (vers 66 et suivants).

« Comme sa beauté dépassait la beauté de toutes les femmes et que, par amour de l'argent, elle ruinait tous les amants qu'elle affolait, elle aperçut qu'autour d'elle, hélas! se formaient des poissons, des chiens cruels, d'épouvantables apparences. »

Un curieux trait de philosophie populaire grecque apparaît dans le vers 180 : il s'agit de la pâleur de Scylla :

Nullus in ore rubor, ubi enim rubor, obstat amori.

Il ne faut pas voir là un souvenir du fameux *erubuit, salva res est* de Térence, mais bien l'écho d'une chrie diatribique, sur la rougeur, couleur de la vertu ; Diogène Laërce et Plutarque nous en ont conservé des formes tardives[2].

Tout cela est transposé du poème grec ; cet écrit avait des sources fort antérieures, mais Parthénius ne l'a rédigé que vers le milieu du I^er^ siècle av. J.-C. C'est un premier indice chronologique.

1. Le vers 39 de l'Idylle VI (τρὶς εἰς ἐμὸν ἔπτυσα κόλπον) correspond au vers 372 de la *Ciris : ter in gremium mecum, inquit, despue, virgo,* comme l'expression *animum defigere votis* reprend les mots : ἐκ θυέων καταδήσομαι (Idylle II, vers 10).

2. Cf. A. Oltramare, *Origines de la diatribe romaine*, p. 64 et 87.

*
* *

Je puis être plus bref encore sur la question des caractères de style.

Depuis longtemps, on a reconnu dans la *Ciris* des imitations isolées de Turpilius (v. 407), de Varron d'Atax (v. 473) et de Calvus (v. 233) ; comme ces auteurs n'ont exercé qu'une influence momentanée sur le mouvement littéraire, leur utilisation confirme notre fixation chronologique. L'examen de nombreuses expressions empruntées à Lucrèce conduit au même résultat. Parmi les souvenirs du *De rerum natura*, on trouve dans le poème des allusions aux célèbres maximes sur le bonheur du sage épicurien :

> *Arce... unde hominum errores longe lateque per orbem*
> *despicere atque humiles possem contemnere curas* (v. 16-18).

La luminosité vocalique de certains passages descriptifs qui sont dans toutes les mémoires est reproduite par l'auteur de l'epyllion avec beaucoup d'art :

> *Purpureos inter soles et candida lunae*
> *sidera, caeruleis orbem pulsantia bigis*
> *naturae rerum* (v. 37-39).

Ces différents traits donnent à l'ensemble du poème une couleur générale qui doit le faire considérer comme antérieur aux grandes œuvres classiques du siècle d'Auguste.

Mais c'est de Catulle surtout que dépend l'auteur de la *Ciris*. Sur ce point aussi, un consensus est établi. Il serait donc oiseux de passer en revue la cinquantaine de vers où chacun reconnaît une imitation du grand poète de Vérone ; je rappelle seulement que près de 70 % de ces emprunts sont tirés de l'epyllion des Noces de Pélée et de Thétis. Ce que je crois devoir souligner aussi, c'est qu'il s'agit d'une imitation tout à fait analogue à celle que pratiquèrent les poètes secondaires du premier et du second siècle après J.-C., à l'égard de Virgile et d'Horace. Les procédés de composition catullienne sont repris, comme, par exemple, l'anticipation sur les événements racontés (v. 190) et le résumé énumératif d'épisodes même fort importants, mais dont le développement détruirait les proportions et la régularité de l'œuvre. Certains motifs pathétiques (v. 443, Cat. 64, 160) et des images (v. 131, Cat. 68,

89) sont utilisés. Le plus souvent l'auteur de la *Ciris* emprunte un substantif et son épithète au poème 64, parfois deux substantifs ou deux adjectifs; l'adoption de trois termes est exceptionnelle (v. 206, 368 et 399), sauf s'il s'agit de particules formant de simples groupes syntaxiques comme *haec tamen interea* (v. 44), *nunquam ego te* (v. 307), *quae simul ac* (v. 163), *neque tum... neque tum* (v. 116).

A plusieurs reprises la dépendance de la *Ciris* à l'égard de l'epyllion de Catulle se marque seulement par le mouvement général de la phrase ou par une sorte de traduction de chacun des termes : *Canitiem terra foedans* (Cat. 64, 224) devient *deturpat pulvere crines* (*Ciris*, 284).

Cependant, on ne trouve pas, dans le poème, un seul vers complet emprunté à Catulle, à Lucrèce ou à un poète antérieur à l'an 50 av. J.-C. Cette remarque n'est pas sans intérêt pour donner sa vraie signification à la présence, dans la *Ciris*, d'assez longs passages des œuvres virgiliennes.

Nous avons reconnu que l'hypothèse de l'attribution à un faussaire était invraisemblable. Nous sommes obligé maintenant d'écarter aussi celle qui consiste à faire d'un dilettante archaïsant l'auteur de l'epyllion.

Un réactionnaire littéraire pouvait aisément donner une couleur catullienne à son style en adoptant le vocabulaire, l'usage des diminutifs par exemple, et en reproduisant certains groupes de mots, les anaphores et les tours syntaxiques de l'auteur ancien; tout cela n'empêche pas qu'il ne dépende des habitudes de son temps par tout ce qu'il y a d'involontaire et d'inconscient dans les procédés d'expression. Ce sont justement ces tours nécessairement spontanés que Drachmann a étudiés en 1908; il aboutit à constater la similitude presque complète des emplois de la synalèphe, même pour l'élision des diphtongues et des monosyllabes, dans l'œuvre de Catulle et dans la *Ciris*. Après avoir fait remarquer qu'il n'y a pas de vers où une période se termine au milieu de l'hexamètre chez Lucrèce et Catulle, il a montré qu'il n'y en avait que cinq dans la *Ciris*, tandis que cet usage, encore rare dans les premières œuvres de Virgile, devint courant vers la fin du siècle d'Auguste. On découvre aussi dans l'epyllion que nous étudions et chez Catulle exactement la même fréquence du procédé consistant à répartir, entre deux vers consécutifs, des mots accordés grammaticalement.

Ces coïncidences ne peuvent être ni l'effet du hasard ni le résultat d'une imitation volontaire. Les deux œuvres appartiennent bien à la même étape de l'évolution littéraire.

L'influence de Catulle explique parfois des gaucheries, comme cette étrange période de onze vers, bourrée de parenthèses et d'incidentes, par laquelle débute le poème; l'auteur s'est aussi laissé entraîner par son admiration pour son modèle jusqu'à commettre quelques fautes de goût; l'apostrophe de Scylla aux oiseaux (*gaudete, celeres...*) est un souvenir malheureux de la belle évocation des héros d'autrefois (*heroes, salvete*) qui se trouve au début du poème 64. Je citerai aussi, comme étant hors de propos, la reprise de la célèbre description d'Ariane abandonnée, *non flavo retinens subtilem vertice mitram* (v. 63), dans une phrase de regret (*Ciris*, 511-512) qui ne peut plus nous émouvoir après la métamorphose de Scylla en oiseau.

Ce sont là de nouveau des erreurs de jeunesse; il faut avouer qu'elles sont rares. Le plus souvent l'inspiration catullienne se reconnaît dans la *Ciris* à la seule musique du vers; Leo y voyait une certaine « recherche » d'effet. Je trouve, au contraire, naturellement tendres et pathétiques des vers où la technique et le vocabulaire du poète de Vérone ne sont pas les seuls éléments du « charme ».

Atque ubi nulla malis reperit solacia tantis
tabidulamque videt labi per viscera mortem[1]...

A-t-il gâté Catulle, celui qui, s'inspirant du merveilleux début du poème de Pélée et Thétis, a montré les nymphes de la mer accourant autour de Scylla accrochée au vaisseau?

Complures illam nymphae mirantur in undis;
miratur pater Oceanus et candida Tethys
et cupidas secum rapiens Galatea sorores[2].

Sauf le verbe *mirari*, il n'y a pas un mot qui soit commun aux deux passages; ce qui les rend analogues c'est la luminosité fluide des alternances vocaliques.

On s'est appuyé sur le mot d'Horace contre les *docti cantare Catullum* et sur la première satire de Perse pour justifier l'attribution de la *Ciris* à quelque débutant, postérieur à Virgile. Nous voyons maintenant que cette opinion est aussi injustifiable que la

1. *Ciris*, v. 181 et suiv.
2. *Ciris*, v. 391-393.

« théorie du faussaire ». Le premier livre des *Satires* d'Horace fut publié en 35 av. J.-C. A ce moment, Virgile avait trente-cinq ans et n'imitait plus guère Catulle; le texte de son nouvel ami nous prouve seulement que la *Ciris* est fort antérieure à cette date.

Les vers de Perse ne confirment pas davantage l'idée que la *Ciris* soit l'œuvre d'un Catullien attardé sous le règne de Néron. Perse se moque de la recherche prétentieuse de mots rares qui ne sont choisis que pour leur sonorité : *torva Mimalloneis ... Bassaris et lyncem ... evhion ingeminat* (Perse, I, 99 et suiv.).

Il n'y a rien de semblable dans la *Ciris*, si remarquable par la simplicité du ton. Si l'on admettait l'hypothèse de « l'attardé », il resterait à expliquer la présence des centons virgiliens. A cette époque on est catullien ou classique; on n'est pas l'un et l'autre. L'interlocuteur de Perse cite l'*Énéide* avec horreur :

« *Arma virum* », *nonne hoc spumosum et cortice pingui?*
(Perse, I, 96.)

« Le début de l'épopée nationale n'est-il pas fait d'écume et d'écorce épaissie? »

A vouloir défendre l'idée de l' « attardé », on en est réduit à se débattre dans des contradictions.

On le voit : si l'on fait abstraction des passages communs à l'epyllion et aux grandes œuvres virgiliennes, l'examen de la *Ciris* conduit à éliminer toutes les hypothèses, hormis celle qui consiste à considérer ce poème comme une œuvre de jeunesse de Virgile. On peut se déclarer sur ce point d'accord avec Leo qui reconnaissait que, si les concordances de vers n'existaient pas, il n'hésiterait pas à accorder à la *Ciris* la priorité sur les *Bucoliques*.

*
* *

Avant d'en venir à ces difficultés, examinons rapidement si, en ce qui touche la biographie du poète, nous nous heurtons à quelque impossibilité. Nous pourrions nous dispenser d'insister : quelques adversaires de notre thèse ont été jusqu'à dire que « la mariée était trop belle ». Dans la *Ciris*, tout s'appliquait trop bien à Virgile : il devait y avoir là quelque supercherie.

Reconnaissons, au contraire, que nous rencontrons un obstacle. Donat déclare que le poète n'avait que seize ans quand il écrivit les différentes pièces authentiques de l'*Appendix*. Cette

précocité est inadmissible ; la rédaction de la *Ciris* suppose des connaissances littéraires fort étendues. Et d'ailleurs Virgile a composé, à partir de vingt-huit ans, les *Bucoliques* qui ont été publiées. Comment s'expliquer une inaction de douze années qui auraient dû être particulièrement fécondes ? Deux partis se présentent : il faut considérer qu'un *terminus post quem* nous est fourni : « à partir de seize ans » ; la composition de la *Ciris* se placerait ainsi dans l'idée de Donat, avec celle du *Culex*, immédiatement avant celle des *Bucoliques*. Il est plus simple de faire, dans le texte de Donat une correction à laquelle sont habitués tous ceux qui ont étudié de près les éditions de Pline l'Ancien ; un grand nombre de renseignements numéraires y seraient contradictoires si on ne leur ajoutait pas une dizaine dont le signe manque dans les manuscrits.

De toute manière, nous sommes amenés à supposer que la *Ciris* a été écrite par Virgile vers l'âge de vingt-six ans.

Le poème est dédié à un Messala que l'auteur appelle « iuvenum doctissime » (v. 36). S'il s'agit bien, comme je le crois, de M. Valerius Messala, qui est né en 64 et qui, vers 44, faisait de brillantes études à Athènes, nous avons une confirmation de la date que nous proposons.

Que dit l'auteur lui-même de son âge ? Dans les vers de dédicace (v. 42 et suivants), il s'exprime ainsi :

Sed quoniam ad tantas nunc primum nascimur artes,
nunc primum teneros firmamus robore nervos,
haec tamen interea, quae possumus, in quibus aevi
prima rudimenta et iuvenes exegimus annos,
accipe dona meo multum vigilata labore.

Rien ne vaut une traduction en guise d'exégèse.

« Puisque je ne fais à présent que « naître » pour de si grands arts, et ne puis que fortifier des muscles encore débiles, pour le moment, reçois ceci : c'est tout ce dont je suis capable. C'est un travail de débutant aux premiers ans de sa jeunesse. Reçois ce cadeau sur lequel j'ai passé de nombreuses veilles. » Le sens est clair : l'auteur sent bien que son œuvre est celle d'un commençant, mais, au moment où il écrit sa préface, il n'est plus un adolescent ; l'âge de vingt-six ans convient parfaitement ; à ce moment Messala a vingt ans. Il est vraisemblable que ces vers de dédi-

cace sont postérieurs au reste de la composition : l'auteur y a travaillé longtemps ; il a sans doute repris un travail interrompu.

Le début de la *Ciris* contient aussi quelques renseignements intéressants pour nous. Je ne discuterai que de certaines expressions et je donnerai, pour être plus bref, seulement une traduction du passage.

« Mon cœur se sentait *partagé entre divers désirs de gloire*, mais j'ai jugé vains les succès dus à la foule capricieuse. Alors *le jardin Athénien* aux effluves délicieux eut beau me garder sous les verts abris de *sa riche sagesse* pour que mon âme composât un poème digne de lui (faisant un effort différent et s'adonnant à d'autres tâches, elle osa s'élever plus haut, jusqu'aux astres du monde immense ; elle osa gravir un coteau qui ne peut plaire qu'à l'élite)... Mais je ne veux point renoncer à terminer l'œuvre entreprise. Puissent se reposer ainsi les Muses qui m'ont inspiré ! »

Cette introduction est un des textes les plus énigmatiques qui soient ; elle autorise diverses interprétations. Pour ma part, je la comprends ainsi : le jeune poète a été entraîné par diverses ambitions littéraires (*vario iactatum laudis amore*[1]), mais il a renoncé à des succès faciles ; il a projeté de faire un vaste poème épicurien, en suivant les traces de Lucrèce ; il a reconnu bientôt que ce travail dépassait ses forces ; et c'est alors qu'il a repris la composition de la *Ciris*.

Les ambitions philosophiques de Virgile nous sont bien connues par le IIe livre des *Géorgiques* (*Felix qui potuit...*). Dans les derniers vers de son chef-d'œuvre didactique, il dit que Naples, où il séjournait, est *studiis florens ;* cette expression nous explique fort bien ce qu'il entend par la *florens sophia* du quatrième vers de la *Ciris*. Parthénope est le rendez-vous des Épicuriens ; Siron y instruisit Virgile, à l'endroit où autrefois Torquatus se préparait à défendre devant Cicéron la doctrine de son maître (*De Finibus I et II*). De Witt et Frank ont montré que l'expression de *Cecropius hortulus*[2] devait être expliquée comme le nom de la succursale napolitaine des célèbres « jardins d'Épicure ».

Les *Bucoliques* font plusieurs allusions aux premiers essais de Virgile ; le vers 3 de la VIe Églogue (*cum canerem reges et proelia*) est expliqué par Servius comme un souvenir de la *Ciris*. Dans

1. *Ciris*, v. 1.
2. *Ciris*, v. 3.

la IX[e] Églogue, Virgile cite une quinzaine de vers pris à des *Bucoliques* antérieures, mais non publiées. Les débuts du poète dans le genre théocritien, j'insiste sur ce point, doivent être, d'après notre hypothèse, exactement contemporains de la rédaction définitive de la *Ciris*.

Enfin, aux vers 19 et 20 de notre epyllion, il est question de productions antérieures et d'un autre genre :

« Pourtant il est permis parfois de folâtrer et d'achever un vers frêle sur un pied formant une chute plus douce » (*et gracili molli liceat pede claudere versum*) ; c'est une allusion à des poèmes en distiques élégiaques, tels que ceux du Catalepton dont plusieurs pièces sont généralement considérées comme authentiques. Nous avons le droit de juger que ces problèmes biographiques sont résolus, si nous datons des environs de l'an 44 la composition de la *Ciris*.

* * *

A cette époque, il y avait dix ans déjà que les poèmes de Catulle et de Lucrèce étaient publiés ; c'était certainement alors l'apogée de leur influence sur les jeunes auteurs. La philologie a déterminé depuis longtemps, en particulier grâce aux travaux de Jahn, de Cartault et de Baehrens, tout ce que les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Énéide* doivent à ces œuvres poétiques ; je voudrais préciser seulement par un chiffre l'influence de l'epyllion des Noces de Pélée sur l'œuvre virgilienne. La proportion des vers qui en dérivent dans l'une des *Bucoliques*, la IV[e], est supérieure de 4 % à celle que l'on observe dans l'ensemble de la *Ciris ;* elle est beaucoup moins forte dans les autres. Un autre chiffre est significatif ; sur les 225 premiers vers du poème 64, il y en a vingt-six (soit près de 1 sur 9) qui ont inspiré des passages des œuvres de Virgile. L'influence de Lucrèce y est également reconnaissable ; elle se combine avec celle de Catulle dans la description de l'âge d'or de la IV[e] Églogue ; ce fameux morceau a donc certains caractères qui l'apparentent étrangement au style de la *Ciris*.

Je crois avoir démontré que, si l'on envisage en lui-même l'epyllion en question, aucune hypothèse plus plausible ne peut être formulée que celle de l'attribution à Virgile. J'ai laissé de côté celle qui concerne Gallus, car je la considère comme condamnée et inconciliable avec le sentiment unanime sur le grand poète.

*
* *

Il me reste à examiner les objections que l'on a faites à la thèse de la priorité de la *Ciris* sur les œuvres virgiliennes. Je renonce naturellement à faire ici, après tant d'autres, la comparaison de chacun des passages controversés de l'epyllion avec les vers analogues ou semblables des *Bucoliques*, des *Géorgiques* et de l'*Énéide*. Il nous faudrait un volume pour cela et, sur le plus grand nombre des points, je ne pourrais que répéter les démonstrations de Skutsch, de Vollmer et de Drachmann, dont je trouve l'argumentation excellente.

Je veux seulement indiquer quel est le critère qui me paraît déterminant dans une telle étude, apporter quelques arguments nouveaux en faveur de la priorité et préciser pour quelles raisons je suis amené à formuler une hypothèse assez différente de toutes celles qui ont été, à ma connaissance, présentées jusqu'ici.

Il y a, d'après mes relevés, 109 vers de la *Ciris* pour lesquels on peut instituer une comparaison utile : parfois ce ne sont que deux mots peu significatifs qui coïncident; plus souvent il s'agit de trois ou quatre mots ou d'un vers entier; dans cinq cas, on trouve deux vers; dans trois cas, on constate que des groupes compacts de trois ou quatre vers sont identiques.

Quand un poète composant aussi lentement que Virgile garde en réserve une œuvre de jeunesse sans la publier, il n'est pas étonnant qu'il en utilise les fragments qui lui paraissent pouvoir être introduits avec avantage dans ses nouveaux poèmes. Que Virgile n'ait éprouvé aucune répugnance pour les procédés de marqueterie littéraire, c'est ce que les tables dressées par Jahn sur la dépendance des *Bucoliques* à l'égard des *Idylles* de Théocrite suffisent à démontrer. Je n'y reviens pas. Virgile avait le droit de traduire et de juxtaposer des passages poétiques fort divers de l'auteur grec; il était plus naturel encore qu'il se servît de ce qu'il avait composé lui-même dans sa jeunesse.

Si notre hypothèse est exacte, nous observerons qu'il a beaucoup profité de la *Ciris* dans les *Bucoliques*, et bien moins dans les *Géorgiques*, dont le sujet est étranger au domaine de l'epyllion. Dans l'*Énéide*, les livres qui ont été composés les premiers montreront des réminiscences plus nombreuses que les derniers.

Le quatrième livre, qui est une sorte d'epyllion, présentera une proportion plus forte que les autres.

Voici en fait la répartition des similitudes : dans les *Bucoliques*, le 4 % des vers présentent des analogies ou des identités avec des passages de la *Ciris;* la proportion n'est que de 0,7 % dans les *Géorgiques;* elle dépasse le 1 % dans le III[e] livre de l'*Énéide*, qui fut probablement composé le premier; le quatrième livre révèle des coïncidences dans la mesure de 1,4 %; le même rapport est en moyenne de 0,8 % pour les livres I, II, III, IV et VI; il n'est plus que de 0,4 % dans les livres V et VII-XII, qui sont vraisemblablement les plus récents.

Il va sans dire qu'une statistique de ce genre n'a de valeur que comme indice de confirmation. Les chiffres indiqués s'expliquent aisément d'après notre hypothèse; ils seraient incompréhensibles au cas où l'*Énéide* serait la plus rapprochée de la *Ciris* par sa date de composition. Remarquons, au contraire, que le nombre des vers des *Bucoliques* à mettre en rapport avec ceux de la *Ciris* est extraordinairement élevé.

*
* *

Deux moyens se présentent à nous pour fixer l'âge relatif de deux passages communs à plusieurs œuvres; le premier consiste à juger si les mots reproduits sont plus nécessaires ou moins naturellement à leur place dans l'un des poèmes que dans l'autre; le second est de déterminer la source des mots reproduits et celle de leur contexte; la couleur catullienne, lucrécienne ou alexandrine d'un passage litigieux peut être un indice utile.

Avant d'examiner quelques groupes de vers d'une manière détaillée, je rappelle que plusieurs séries d'hexamètres des derniers livres des *Géorgiques* ainsi qu'un vers des *Bucoliques* sont repris textuellement dans l'*Énéide*. Ce procédé, dont Virgile usait très exceptionnellement avec des textes publiés, il est fort naturel qu'il en ait fait un large emploi en se servant d'un poème inédit.

*
* *

Pour l'*Énéide*, je prendrai à titre d'exemple le passage qui semble avoir le plus embarrassé Skutsch, car il n'en parle pas dans son premier livre et il s'écrie dans le second avec plus de

passion que d'esprit scientifique : « J'ai le droit de déclarer qu'un seul groupe de vers n'autorise personne à prendre la parole contre moi. » Dès lors, l'exégèse de ces vers n'a été utilisée, à ma connaissance, que par des adversaires de la priorité. Nous sommes donc bien en présence d'une des objections les plus fortes que nous puissions rencontrer.

Il s'agit du retour de Minos en Crète (vers 459-477). Le vaisseau auquel Scylla est attachée quitte la région de Corinthe, longe les roches proches de Mégare et passe au large du Pirée et d'Athènes. Bientôt Salamine est dépassée, on aperçoit au loin les Cyclades; d'un côté se trouve le promontoire (*genus*) de Sunium et de l'autre le port d'Hermione. Jusqu'ici, c'est-à-dire jusqu'au vers 472, tout va bien; c'est le corus (le vent du nord-ouest) qui souffle. Le navire sera rapidement en Crète. Les vers suivants étonnent beaucoup :

Linquitur ante alias longe gratissima Delos
Nereidum matri et Neptuno Aegaeo (v. 473 et suiv.).

Pourquoi cingler devant Délos pour aller en Crète? Les adversaires de l'authenticité déclarent : « L'auteur de la *Ciris*, au mépris de toute vraisemblance, a introduit là deux vers sur Délos qui ont été pillés dans le livre III de l'*Énéide :*

Sacra mari colitur medio gratissima tellus
Nereidum matri et Neptuno Aegaeo (v. 73 et suiv.).

Énée devait passer par Délos pour y consulter l'oracle; ces vers sont indispensables dans l'*Énéide*; leur introduction dans la *Ciris* a été la cause d'une invraisemblance géographique. »

Si cette argumentation subsistait (c'est elle qui a entraîné la conviction de Reitzenstein), on devrait en conclure que la *Ciris* est postérieure à l'*Énéide*. Toute notre démonstration s'écroulerait. Que répondre?

Les deux vers de l'epyllion sont étroitement liés; leur but est d'introduire les noms de Neptune et de la mère des Néréides. On se demande ce que ces divinités ont à faire dans le III[e] livre de l'*Énéide*, où par ailleurs l'on ne considère qu'Apollon comme dieu de Délos. Le rôle des divinités de la mer est, au contraire, décisif dans cette partie de la *Ciris :* c'est Amphitrite, quelques vers plus loin, qui va prendre Scylla en pitié et la métamorphoser.

Autre chose : on peut s'étonner du choix des noms géographiques que j'ai énumérés plus haut : pourquoi Minos, dans la *Ci-*

ris, part-il de Corinthe alors qu'il doit quitter Mégare pour la Crète. Voici : Corinthe a aussi un célèbre sanctuaire des dieux de la mer; il en est de même du Pirée et d'Athènes, comme du promontoire de Sunium et d'Hermione.

Le culte de Poséidon à Délos nous est bien connu aujourd'hui grâce aux beaux travaux de l'École française : il a des origines crétoises sur lesquelles Couchoud et Svoronos, en 1921, ont attiré l'attention. « A l'époque historique, disent-ils dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*, les souvenirs de la période créto-mycénienne n'étaient guère effacés à Délos. » On sait, d'autre part, l'importance des Poséidoniastes de Délos depuis la fin du IIe siècle jusque vers 69 avant J.-C. C'est à ce moment que dut être composé un des nombreux poèmes sur Scylla auxquels Virgile fait allusion au début de la *Ciris;* une tradition différente de celle de Parthénius, qui entraînait son héroïne vers l'Argolide, est sans doute tombée sous les yeux du jeune poète; celui-ci, ne l'oublions pas, vivait alors près de Pouzzoles, un autre comptoir fameux des Poséidoniastes; cette version poétique le séduisit, parce qu'elle lui paraissait mieux préparer son dénouement. De là cette contamination que nous avons observée plus haut.

Le détour de Délos n'avait d'ailleurs rien d'exceptionnel pour les navigateurs du temps. Dès qu'on avait quitté le golfe Saronique, on était exposé souvent à de violents coups de vent du sud; il fallait louvoyer pour avancer dans la direction de la Crète[1] : la tradition grecque devait insister sur cette circonstance, puisque, aux vers 478 et 480, l'auteur de la *Ciris* s'exprime ainsi :

Fertur et incertis iactatur ad omnia ventis.
Afer et hiberno bacchatur in aequore turbo.

Il s'agit bien d'une bourrasque venue du sud. Les derniers noms d'îles, Cythnos, Paros, Donysa (qui est appelée *viridis*, comme dans l'*Énéide*), Égine sont contenus dans des vers désespérément abîmés; ni la grammaire (comment expliquer le mot *adlapsa* du vers 476?), ni la métrique (*simül sălütiferamque* du vers süivant), ni la géographie n'y trouvent leur compte. Ils ont subi le contre-coup d'un bouleversement qui les a séparés des vers 448 à 453, où se trouve leur suite logique[2]. Bref, tout empêche de dis-

1. Cf. Paris, *Bulletin de Corresp. hellénique*, 1916, p. 71.

2. Deux d'entre eux ont un début (*marmoream, Aeginam*) analogue à celui des vers 450 et 451 qui doivent suivre.

cuter sérieusement cette énumération. Plusieurs noms d'îles voisines de Délos pouvaient s'y trouver, mais on ne peut plus les reconstituer avec certitude.

Il me paraît utile de signaler, d'autre part, qu'une source de Pausanias (I, 29, 1) comparait le vaisseau sacré de Délos à celui des Panathénées. Un autre navire sacré, l'*Argo*, était conservé d'ailleurs dans l'isthme de Corinthe. Est-il sans signification que le point de départ de Minos soit justement l'Isthme dans la *Ciris* et que cet epyllion commence par une description des Panathénées? Nous nous trouvons en présence de divers éléments tirés de la source secondaire de la *Ciris*.

L'île sacrée et son culte le plus ancien, celui de Poséidon, sont liés au mythe de Minos; nous avons ainsi dans les vers de la *Ciris* sur le retour du héros crétois le souvenir d'une tradition primitive. Le passage du navire dans les Cyclades se base donc sur des écrits antérieurs et ne dérive pas d'une reproduction de l'*Énéide*. Les vers 473 et suivants sur lesquels Schanz et tant d'autres se basent pour défendre une thèse erronée fournissent une preuve de plus de l'antériorité de l'epyllion; au contraire, dans le livre III de l'épopée, la présence des mêmes vers sur l'île aimée d'Amphitrite et de Neptune n'est guère justifiée; un élément superflu est introduit dans le texte; un hexamètre spondaïque de forme catullienne a été pris par Virgile dans la *Ciris*.

On pourrait faire des démonstrations analogues sur toutes les autres identités significatives entre l'epyllion et l'*Énéide*, mais elles n'auraient pas l'intérêt de la nouveauté.

Je passe donc aux *Géorgiques*.

*
* *

La similitude des deux groupes de quatre vers qu'on trouve à la fin de la *Ciris* et au milieu du premier livre du chef-d'œuvre didactique de Virgile est le fait qui frappe le plus l'imagination et qui entraîne ordinairement un jugement précipité. Je n'ai que peu de faits nouveaux à ajouter aux exposés de Skutsch et d'autres; il vaut pourtant la peine d'examiner rapidement la question.

Dans la *Ciris*, pour rendre plus tragique la poursuite de l'aigle Nisus, l'auteur s'est servi d'une belle comparaison astronomique; elle suggère l'idée que la punition encourue par Scylla durera au-

tant que le mouvement des constellations qui se succèdent dans le ciel; cette pensée est fortement soulignée :

Sic inter sese tristis haliaeetos iras
et ciris memori servant ad saecula fato[1].

Les vers qui suivent ont ainsi toute leur signification :

Quacumque illa levem fugiens secat aethera pennis,
ecce inimicus atrox magno stridore per auras
insequitur Nisus; qua se fert Nisus ad auras
illa levem fugiens raptim secat aethera pennis[2].

L'effet dû à la répétition des mêmes mots à la fin des vers est tout à fait catullien. Il n'y a rien là que de naturel dans la *Ciris;* c'est, en quelque sorte, un motif musical inspiré par le retour perpétuel du même phénomène.

Dans les *Géorgiques*, Virgile indique les moyens de prévoir le retour du beau temps (*soles et aperta serena prospicere*); il cite l'éclat des étoiles, la forme des nuages, le vol des alcyons, le mouvement des brumes, le chant du hibou, etc.

Les beaux vers sur Nisus poursuivant Scylla apparaissent alors au nombre de cinq, car Virgile en intercale un pour rappeler la légende; c'est le vers 52 de la *Ciris* légèrement modifié :

et pro purpureo poenas dat Scylla capillo.

Si l'on n'était pas décidé à tout admirer dans les *Géorgiques*, on serait stupéfait en réfléchissant au sens que prennent ces vers dans leur contexte didactique. Au lieu d'être continuelle, la poursuite de Scylla devient, en quelque sorte, exceptionnelle, puisqu'elle est un signe du changement de temps. Elle perd donc toute valeur tragique. D'autre part, on a beau s'informer, on ne trouve aucun texte ancien concernant la signification météorologique de l'aigle marin. Mieux que cela : les naturalistes consultés sont unanimes à dire qu'il ne peut y avoir aucun rapport entre le retour du beau temps et les apparitions ou les migrations du « pygargue »; les folkloristes ne signalent pas davantage une tradition méditerranéenne sur une prévision météorologique qui puisse se faire grâce à l'observation du farouche rapace.

Le point de départ du mythe est sans doute fort différent. On

1. *Ciris*, v. 536 et suiv.
2. *Ciris*, v. 538-541.

voit, d'après la description des vers 493 et suivants, qu'une ciris est un petit héron coloré, un crabier plutôt qu'une aigrette; elle vit sur les côtes, où elle trouve sa nourriture. Un poète grec a sans doute vu un jour un pygargue chercher à arracher sa proie à une ciris; il a décrit cette poursuite et l'a rattachée au mythe de la métamorphose de Scylla; son imagination a éternisé le long duel inégal auquel il assistait. Cela, c'est la tradition originale, celle de l'epyllion.

Comment Virgile a-t-il pu commettre la lourde faute de reprendre ces vers dans les *Géorgiques*? L'association d'idées peut, à la rigueur, s'expliquer : parmi les signes du beau temps, il vient de parler des *dilectae Thetidi Alcyones;* il s'est probablement souvenu alors du vers 473 de la *Ciris* (*gratissima Nereidum matri*), qu'il utilisera à la première occasion. N'appelle-t-il pas la mer d'Afrique *Gaetula Thetis* dans la IV^e^ Églogue? Il a donc pensé à Amphitrite et à l'oiseau qu'est devenue Scylla, grâce à la déesse de la mer. Je crois qu'il ne faut pas chercher plus loin; on doit constater simplement ici un regrettable effet de l'habitude qu'a Virgile d'utiliser ses vers d'autrefois. Pour défendre le passage, Leo fut obligé de dire que, à propos de Nisus et de Scylla, le poète ne pensait plus aux signes du temps. On ne saurait mieux souligner l'évidence de la contamination.

Une coïncidence qui, autant que je sache, n'a pas été discutée par les partisans de la priorité de l'epyllion, c'est celle du vers 148 de la *Ciris*, où la prêtresse *pallentis foliis caput exornarat olivae*, avec le vers 21 du III^e^ livre des *Géorgiques*, où le poète se décrit *ipse caput tonsae foliis ornatus olivae*. On se rappelle que l'épithète *pallens* se trouve accolée à *oliva* dans les *Bucoliques*. Il faudrait admettre un puzzle invraisemblable de groupes verbaux virgiliens pour former un vers qui, dans la *Ciris*, est indispensable au développement de la phrase; cet hexamètre contient en effet le verbe *exornarat*. Dans le vers des *Géorgiques*, l'épithète habituelle n'entrait pas métriquement; elle a été remplacée par la cheville *tonsae*. Voilà un second cas où Virgile a été victime de sa fidélité à la *Ciris*.

Ailleurs, au contraire, il y a progrès marqué : le poète a condensé, par exemple, en un seul beau vers *sed gravidae fruges et Bacchi Massicus humor* (II, 143), ce qu'il avait trop longuement développé dans la *Ciris* :

Nec dulcis pocula Bacchi, nec gravidos Cereris... fetus (v. 229)

où se voit un parallélisme pesant (*pocula, fetus*; *dulcis, gravidos; Bacchi, Cereris*).

Les comparaisons de ce genre prouvent l'antériorité de la *Ciris* sur les *Géorgiques*.

*
* *

Restent les *Bucoliques*.

Il faut reconnaître d'emblée qu'une confrontation attentive et sans parti pris des textes similaires ou identiques réserve certaines difficultés aux défenseurs de notre thèse. Dans la grande majorité des cas, cependant, leur théorie se trouve justifiée de manière évidente.

Un développement tout naturel de la *Ciris* sur l'universelle puissance de l'amour qui règne même sur les lions d'Afrique (*Poenos domitare leones*)[1], influence d'une manière bien étrange la description du deuil de la nature sicilienne à la mort de Daphnis (*Poenos etiam ingemuisse leones*[2]); une série d'épithètes pindariques qui sont parfaitement en place dans la *Ciris*, où elles se rapportent aux Gémeaux (v. 398) a introduit dans la IV[e] Bucolique un vers spondaïque, resté fort mystérieux (*cara deum suboles...*) malgré les volumes de commentaires dont il a été l'objet. On a voulu voir dans l'epyllion une contradiction entre *Iovis incrementum* et le nom de *Tyndaridae* qui suit immédiatement. « Comment Castor et Pollux peuvent-ils être à la fois les fils de Tyndare et ceux de Jupiter? » On n'a pas remarqué que l'auteur suivait sur ce point l'exemple de Catulle, qui appelle Hercule *falsiparens Amphitryoniades* (68, 112).

Dans les *Bucoliques*, Virgile dépend fortement du poème 64 sur les Noces de Pélée; on peut cependant déceler l'antériorité de la *Ciris* lorsqu'un vers catullien est donné sous une forme parfaitement nette dans l'epyllion (*Concordes stabili firmarant numine Parcae*) et que, dans l'églogue (IV, 47), faute de pouvoir reprendre le verbe, Virgile a dû recourir à une expression pléonastique pour compléter son hexamètre : *Concordes stabili fatorum numine Parcae*. Sur ce point aussi, la *Ciris* est plus près de Catulle que ne le sont les *Bucoliques;* comme c'est le cas dans la pièce 68 du poète de Vérone (v. 245) et contrairement à leur rôle

1. *Ciris*, v. 135.
2. Egl. V, 27.

traditionnel, les Parques y interviennent pour annoncer un oracle concernant la vie d'un héros.

Je crois qu'il serait inutile de multiplier ces exemples. Ce qui vient d'être dit permet de conclure que la *Ciris* a été composée avant la plupart des *Bucoliques*.

Cette constatation générale ne doit pas empêcher de reconnaître un fait troublant. Si l'on ne peut, à mon avis, découvrir aucun passage des *Géorgiques* ou de l'*Énéide* qui, rapproché des vers correspondants de la *Ciris*, puisse justifier un doute sur la priorité de l'epyllion, il n'en est pas de même quand on passe en revue toutes les comparaisons possibles entre les *Bucoliques* et la *Ciris*.

Pour le nier, il faudrait fermer les yeux devant l'évidence. Le vers 233 décrit l'arrêt de la nature à minuit (*quo etiam requiescunt flumina cursus*), l'heure où Scylla s'apprête à commettre son crime. Il s'agit sans doute d'une tradition littéraire que connaît déjà Ennius (*constituere amnes perennes*), mais le vers parallèle de la VIII[e] Églogue (v. 4) décrivant l'effet que produisent les poèmes de Damon et d'Alphésibée (*et mutata suos requierunt flumina cursus*) ne peut pas être considéré comme dérivé de la *Ciris;* son origine doit être cherchée dans un texte de Calvus qui a été conservé : *sol quoque perpetuos meminit requiescere cursus*. Chez Calvus et dans l'Églogue, il n'est pas question d'un événement nocturne. Le vers de la *Ciris* a été composé d'après celui de la Bucolique et conformément au sens de la tradition représentée par Ennius.

Voici un autre passage pour lequel les arguments de Leo et de Jahn conservent toute leur valeur.

Carmé gémit sur la disparition de sa fille Britomartis fuyant devant Minos (v. 301 et suiv.) : *Nunquam... praeceps aerii specula de montis abisses*. Skutsch a cru l'emporter en montrant que Callimaque (III, 192) avait raconté les mêmes événements pour arriver à la même explication étymologique du nom de Dictynna : les mots du poète alexandrin (ἥλατο πόντον πρηόνος ἐξ ὑπάτοιο) correspondent à *aerii de specula montis* de la *Ciris*. Dans la VIII[e] Bucolique (v. 53), il n'est pas question de Britomartis, mais d'un berger qui se jette à la mer *praeceps aerii specula de montis in undas*. L'Églogue serait donc postérieure à l'epyllion.

Il n'en est rien. La situation de la Bucolique se retrouve dans la III[e] Idylle de Théocrite, au vers 25 : ἐς κύματα τηνῶ ἁλεύμαι ὥπερ

τῶς θύννους σκοπιάζεται Ὄλπις ὁ γριπεύς (je sauterai dans les vagues de l'endroit où Olpis, le pêcheur, épie les thons). On doit concéder à Jahn que le substantif *specula* est un souvenir du verbe σκοπιάζεται.

La preuve que ce passage de l'Églogue a une source théocritienne se trouve au vers suivant. Le berger s'écrie en s'adressant à Nisa, sa maîtresse infidèle : *extremum hoc munus morientis habeto*. Dans la III[e] Idylle, le sens de la phrase correspondante est le même : καΐ κα δὴ 'ποθάνω... τόγε μὰν τεὸν ἄξὺ τέτυκται (si je dois mourir, c'est une satisfaction qui t'est préparée). Quant aux mots *extremum munus*, ils paraissent tirés de la XXIII[e] Idylle (v. 29), où l'ἐραστής dit à l'adolescent dont il est amoureux : δῶρά τοι ἦνθον λοισθία ταῦτα φέρων, τὸν ἐμὸν βρόχον (je suis venu t'apporter ces derniers présents, entre autres la corde avec laquelle je me pendrai).

Le vers de l'Églogue se retrouve dans la *Ciris* (v. 267); il y semble bien mal en situation dans les aveux que Scylla fait à Carmé. Les mots *extremum munus* y prennent le sens figuré et rare de « dernier témoignage », au lieu de la valeur concrète, habituelle et théocritienne qu'ils avaient dans la VIII[e] Bucolique, dont la priorité semble donc évidente.

Examinons encore une autre identité significative :

Au cours de ses plaintes contre Minos qui la supplicie, Scylla s'écrie : *Vultu decepta puella, — ut vidi ut perii, ut me malus abstulit error!* (v. 429 et suiv.).

L'expression *ut vidi* étonne un peu, car, d'après les renseignements fournis par l'epyllion, Scylla n'avait pu apercevoir Minos que de bien loin lorsqu'elle en était devenue amoureuse. Le même vers se trouve fort bien en place dans la VIII[e] Églogue (v. 37). Le berger y raconte qu'à l'âge de douze ans il avait aperçu celle qui lui a pris le cœur : elle n'était qu'une fillette en train de cueillir des pommes avec sa mère. C'est donc pour l'Églogue que Virgile a tout d'abord traduit le fameux ὡς ἴδον ὡς ἐμάνην du *Chant de la Magicienne* (Théocrite, Idylle 2, v. 82).

Tous ces exemples, à propos desquels la thèse de la priorité de la *Ciris* se trouve en défaut, sont tirés de quarante-trois vers de la VIII[e] Églogue (v. 1-5 et 17-61), c'est-à-dire de l'introduction et du chant de Damon. L'accumulation de ces identités exceptionnelles est significative.

Pour résoudre la difficulté, il suffit de se souvenir des indica-

tions fournies par la IX^e^ Églogue. Virgile y cite des poèmes bucoliques qu'il avait composés autrefois et n'avait pas publiés[1]. Il faut admettre que la VIII^e^ Églogue contient des séries de vers empruntés à un poème bucolique composé en 44 déjà, au moment où la *Ciris* n'était pas encore achevée. Ce poème était resté inédit, de même que l'epyllion; nous trouvons donc, dans la VIII^e^ *Églogue*, des passages qui sont antérieurs à l'œuvre que nous voulons dater. Virgile étudiait alors de très près Théocrite; il utilisait dans l'un ou l'autre de ses essais les traits qu'il voulait emprunter au poète grec; il n'est pas étonnant que, dans cette période d'apprentissage poétique, il ait introduit parfois les mêmes éléments dans les deux ouvrages qu'il était simultanément en train d'écrire.

Cette solution n'étonnera pas ceux qui sont au courant des méthodes de travail du grand poète. Plus tard, Virgile devait rédiger conjointement plusieurs livres de l'*Énéide;* il aimait, suivant son humeur, travailler tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Il a certainement eu les mêmes habitudes lorsqu'il faisait ses premières tentatives poétiques.

Du même coup se trouve expliqué le long désaccord qui a séparé le monde philologique en deux camps irréconciliables. L'un comme l'autre présentait des arguments irréfutables et pourtant contradictoires; personne ne pouvait céder. Pour résoudre le conflit, il ne faut plus considérer l'œuvre virgilienne comme ne faisant qu'un seul bloc; il faut étudier séparément les rapports de la *Ciris* avec chaque ouvrage et conclure suivant les faits observés.

*
* *

L'examen des rapports de l'epyllion avec les œuvres postérieures à celles de Virgile ne peut désormais rien nous apprendre de nouveau.

L'authenticité de la dédicace au grand Messala, à qui une copie dut être adressée en 44, semble bien attestée par le fait que c'est Tibulle, son intime, qui mentionne le premier l'epyllion :

Carmine purpurea est Nisi coma (I, 4, 63).

On peut ajouter que Tibulle nous confirme l'authenticité du

1. Depuis les travaux de Thilo, de Bitschofsky et de Cartault l'accord est bien établi sur ce point.

poème, puisqu'il fait, au vers suivant, une allusion évidente à un passage des *Géorgiques*. Ce renseignement date probablement de l'an 26; le *terminus ante quem* est bien fixé.

Quatre ans plus tard, l'œuvre de jeunesse de Virgile commence à être connue en dehors du cercle de Messala : Properce (III, 19, 21-28) résume en trois vers le mythe narré par le grand poète.

L'epyllion dut être publié immédiatement après l'*Énéide*, donc après la mort de son auteur. Il est pour la première fois imité en l'an 19. Ovide, dans ses *Amores* (I, 2, 32; II, 11, 28 et III, 3, 6), donne diverses variations sur le thème : *ubi enim rubor*, *obstat amori* (*Ciris*, 180). Il s'efforcera plus tard de renouveler le sujet de l'epyllion, soit en confondant les deux Scylla (*Ars amatoria*, I, 331)[1], soit en suivant une tradition un peu différente (*Métamorphoses*, VIII, 1)[2].

* * *

Les résultats de cette étude peuvent se résumer de la manière suivante : la *Ciris* est une œuvre de jeunesse de Virgile; elle a été composée vers l'an 44, au moment où son auteur lisait et relisait les œuvres de Théocrite; il avait déjà rédigé des ébauches d'églogues dont il a introduit ultérieurement quelques passages dans les *Bucoliques*.

A. Oltramare.

1. Properce (IV, 4, 39) et Virgile (*Ciris*, 57, et *Eglogue* VI, 74) avaient fait de même.

2. Cette variante était connue de l'auteur de l'epyllion : cf. v. 51 (*Caeruleis sua tecta super volitaverit alis*), mais elle n'a pas été utilisée par lui, puisqu'il avait renoncé à situer la métamorphose de Scylla aux environs de Mégare. Dans l'œuvre d'Ovide, au contraire, c'est tout près de la cité de Nisus que se déroule le drame final.